

## **Le site Internet d'un écrivain, oeuvre ou complément de l'oeuvre**

**Jean-Philippe Toussaint /Miha Mazzini**

LJUBLJANA (SLOVÉNIE) 20 septembre 2010

Le Centre culturel slovène, à Ljubjana, initie, en partenariat avec Culturesfrance et l'Institut Charles-Nodier, un cycle de rencontres sur le livre et la numérisation

Tanja Lesničar Pučko : Est-ce que l'aspect informatif a été votre première motivation pour créer votre site Internet ?

Jean-Philippe Toussaint : Je suis très heureux de participer à ce débat, parce que c'est un thème extrêmement important et je trouve qu'il est assez peu abordé. Finalement, on a assez peu l'occasion d'avoir une réflexion sur les rapports entre Internet et la littérature. Je crois que c'est un véritable défi pour tous les écrivains. C'est un défi qu'en somme, assez peu d'écrivains sont en mesure de relever, car assez peu d'écrivains ont des connaissances informatiques. Je crois que Miha Mazzini a des connaissances informatiques et c'est un très grand avantage, mais il est absolument minoritaire dans le monde des écrivains. J'ai toujours eu une fascination pour Internet, mais j'ai mis beaucoup de temps avant de proposer un site personnel que je considère comme une création. Il y a une dizaine d'années, j'ai réalisé un film qui s'appelle *La Patinoire* et Pascal Judelewicz, le producteur m'a proposé de montrer sur le tournage en permanence en direct sur Internet. L'idée neuve était de mettre des webcams 24 heures sur 24 sur la patinoire et de tout montrer...

TLP : Une sorte de Big Brother...

JPT : ...Voilà, une sorte de Big Brother, une idée totalement novatrice mais qui était un tout petit peu trop en avance, car il n'y avait pas encore suffisamment d'Internautes à l'époque, en 1997. Ceux qui ont suivi l'expérience s'en souviennent et ont été frappés par la nouveauté de l'expérience. Je dois avouer que, pour ma part que j'étais totalement passif. J'avais un autre travail, qui était de faire un long-métrage et donc j'étais simplement un spectateur, mais un spectateur très intéressé par cette expérience. Ensuite, j'ai toujours eu une oreille ou un œil posé sur Internet : j'attendais le moment opportun pour proposer quelque chose. Et le moment opportun a été la rencontre avec Patrick Soquet, un informaticien, car il faut des connaissances informatiques et notre ami Miha Mazzini pourra sans doute le préciser. Cette rencontre avec Patrick Soquet, je dois dire que je l'ai un peu provoquée. Connaissant ses qualités d'informaticien, je suis allé vers lui, je l'ai invité à plusieurs de mes conférences, je lui ai fait découvrir mon travail et je lui ai proposé finalement de faire un site Internet et de le faire comme une création, comme une œuvre.

TLP : Miha Mazzini, vous êtes à la fois informaticien et écrivain. Comment en êtes-vous arrivé à Internet ?

Miha Mazzini : Je me suis décidé à créer un site Internet, parce qu'à l'époque j'écrivais des manuels d'informatique et j'étais éditeur d'un magazine d'informatique. Quand Internet a été accessible à un large public, il a bien fallu que je m'intéresse au phénomène. A l'époque il était déjà évident que les sites Internet n'étaient pas des créations. Cette idée du site Internet comme création artistique a échoué bien avant qu'Internet soit tellement diffusé pour que les gens puissent réaliser que ce pourrait être le cas. C'était vers la fin des années 1980. Avec les premiers ordinateurs personnels est apparue cette idée d'une bande de jeunes écrivains américains, fondée sur la pensée de philosophes français, pour qui « l'auteur » n'existait pas. Pour eux l'auteur était invisible et il devrait solliciter le lecteur en permanence. Ces auteurs citaient Borges, *Le jardin aux sentiers qui bifurquent...* On commence à écrire une histoire, le texte s'étend, s'étend, s'étend et c'est le lecteur qui choisit sa version en cliquant. Ces écrivains écrivaient des textes avec des logiciels spécifiques dans lesquels les lecteurs pouvaient participer. Ça été moderne quelques années, et comme Internet n'était pas encore accessible au grand public, c'était distribué sous forme de CD-roms. Mais cette tentative a échoué un peu tristement, sans qu'on sache vraiment pourquoi. Personnellement, j'ai deux théories. La première du point de vue de l'écrivain : écrire toutes les variantes d'une histoire, quel travail ! Surtout quand on pense qu'en fin de compte l'utilisateur n'obtient qu'un court texte. Quelle fatigue ! Mais bon, pourquoi pas ? Nous, les écrivains, on est connus pour ça : on aime se fatiguer, au moins en Slovénie, donc ça ne devrait pas être un obstacle. Mais, il y a autre chose qui me semble plus important. Regardez : si nous parlons de l'histoire en tant qu'histoire, ça fait plus de 400 000 générations qu'elle dure et les hommes se sont toujours racontés des histoires. En dépit du fait que la plupart de ces hommes ont vécu dans des conditions difficiles, qu'ils devaient chercher de la nourriture et chasser, ils se sont toujours pris quelques minutes pour se dire « je vais te raconter une histoire ». Même du point de vue biologique, il y a quelque chose en nous qui nous fait nous arrêter pour nous raconter des histoires, et ce, en dépit du fait qu'on a faim, par exemple. A ce moment-là survient ce que les scénaristes appellent « suspension of disbelief ». En un clin d'œil, on comprime son moi et on s'ouvre complètement au conteur. On lui donne son attention, ce qui est déjà beaucoup, on lui donne son temps, on met de côté ses besoins biologiques (si on a faim), et on lui dit « raconte-moi une histoire, je suis à toi, je me remets entre tes mains ». Le conteur nous prend alors dans ses mains, et si c'est un bon conteur, nous oublions tout le reste et nous lui appartenons. Maintenant, imaginez que ce conteur s'arrête toutes les dix secondes pour nous dire « qu'est-ce que tu veux maintenant ? tu préfères qu'on aille à gauche ou à droite ? », on se dirait « attends un peu, dans quels mains me suis-je remis ? quel amateur ! », précisément parce que lorsqu'on se remet dans les mains d'un écrivain, on lui dit « je suis à toi, je te fais confiance ». Voilà, à mon avis, la raison pour laquelle ces histoires où le lecteur a toujours son mot à dire ont disparu.

TLP : Vous avez parlé du type de création rendu possible par Internet, tandis que Jean-Philippe Toussaint a parlé de son propre site Internet qu'il considère comme une création artistique...

MM : Vous voulez me dire subtilement que je n'ai pas répondu à la question (*rires*). Evidemment, le site Internet d'un écrivain est une fenêtre commerciale pour l'écrivain, ses livres y sont présentés, le lecteur peut y obtenir des informations nécessaires.

Mais seulement les informations nécessaires... Pourquoi ? Toutes les études sur Internet montrent qu'en réalité sur Internet on lit en général les tabloïds, c'est-à-dire des textes courts, dont on se lasse vite pour passer immédiatement à autre chose. Ces études montrent également qu'en mesurant les mouvements de l'œil, on s'aperçoit que le lecteur sur Internet ne lit bien que le début des paragraphes. L'attention diminue avec l'avancée dans le paragraphe, remonte au début du paragraphe suivant, puis retombe, etc. Voilà comment on lit sur Internet, ce qui, il faut bien l'avouer, n'est pas idéal pour lire de la littérature...

TLP : M. Toussaint, vous considérez sans doute que votre site, qui est rempli de vos photos personnelles et d'explications de votre création, est plus qu'une simple fenêtre informative ?

PT : Certainement. Je voudrais réfléchir à l'adjectif qu'on pourrait mettre derrière le mot *création*. J'ai assez vite compris pour ma part que l'Internet ne serait pas un endroit approprié pour la création littéraire. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas s'intéresser aux possibilités d'Internet. Une chose est certaine : un site Internet peut proposer une création informatique, éventuellement une création artistique. Je me suis beaucoup intéressé à l'art sur Internet, à ce qu'il était possible de faire. L'intéressant, c'est de trouver une *forme*. Comme Miha Mazzini, je suis non seulement écrivain, mais aussi cinéaste et je suis également photographe. Mon stock de textes écrits, de photos, de films ou d'extraits de films, tout cela constitue du contenu auquel il faudrait trouver une forme qui serait propre à Internet. Le défi du site pour moi, c'était de faire quelque chose qui serait propre à Internet. Il me semble qu'écrire n'est pas propre à Internet et ce n'était pas une chose qui m'intéressait. J'ai vite pris la décision de ne pas écrire sur ce site. L'autre chose dont j'ai décidé qu'elle ne m'intéresserait pas, c'est l'interactivité. Cela ne m'intéresse pas du tout d'avoir des amis, des gens qui me disent « j'aime beaucoup ce que vous faites ». Et d'ailleurs, l'interactivité est un fléau de l'Internet. On voit bien sur certains blogs ou sur des sites de revues des propos divers à l'emporte-pièce où il y a en général. Une des choses dont j'étais certain, c'était que je ne voulais pas faire de page *Facebook*, ce n'était pas le but. Mais c'est exactement ce que font la plupart des écrivains qui n'ont pas de connaissance informatique. Finalement, ils font le minimum, c'est-à-dire un recueil, une liste de leurs œuvres et quelques articles, ce qui à la fin est très pauvre du point de vue de la forme. Ne pas écrire, ne pas faire d'interactivité et ne pas faire de page *Facebook* : c'était l'objectif du site et c'est ce que nous avons fait.

TLP : M. Mazzini, que pensez-vous du fait que pour M. Toussaint l'Internet n'est pas un champ de communication et qu'il refuse que ce soit une sorte de soupape pour libérer ses pulsions ? Sur votre site, il y a la possibilité de s'inscrire...

MM : Bien sûr, il y a la possibilité d'envoyer des courriels, je pense que c'est le minimum. Si on regarde la chose plus étroitement et si on retourne une ou deux générations en arrière aux Etats-Unis, il apparaît que quelque chose s'est produit dans les rapports à la représentation, à l'image de l'auteur. Au début, on considérait que l'écrivain était ce qu'il écrit. Puis, que l'écrivain était ce qu'il était et ce qu'il en écrit. Maintenant on considère que l'écrivain est ce qu'il est. Si, en plus, il écrit quelque chose, c'est mieux, mais il n'est pas nécessaire que ce soit lu (*rires*). Cela veut dire que quand l'auteur signe le contrat avec une agence littéraire, ce contrat

contient un article qui dit : « L'auteur est personnellement chargé de maintenir sa plateforme ». Quand vous demandez naïvement ce que c'est que cette plateforme, on vous dit que cela comprend le site Internet, *Facebook* et le contact avec les lecteurs, *Twitter*, la publication des vidéos sur *YouTube* et tout ce que la technologie pourra encore apporter. On appelle cela le contact direct avec l'auteur et les lecteurs américains l'exigent. Les auteurs signent alors ce contrat et c'est la raison pour laquelle est apparu aux Etats-Unis un nouveau métier. Ce sont des gens recrutés par des écrivains pour écrire à leur place sur *Twitter* et autres, une sorte de responsable de relations publiques. Cela arrive peu à peu chez nous aussi. Si l'auteur faisait tout cela lui-même, il n'aurait pas le temps pour écrire, alors qu'écrire, c'est précisément jongler avec la solitude.

TLP : Vous venez d'aborder un autre thème : n'y a-t-il pas dans ce besoin insoutenable de la société moderne de savoir tout sur l'auteur, quelque chose de vampirique qui en fin de compte peut nuire à la littérature ? Ces sites Internet pourraient endiguer la curiosité mal placée des lecteurs...

MM : Les premiers récits sont apparus par le biais des commérages : c'est « qui fait quoi à l'intérieur d'un groupe ? ». C'est quelque chose d'inné et il est toujours très important de savoir qui fait quoi. Ces premiers récits sont donc très importants. Mais l'Art ne se produit pas à ce niveau. L'Art - ce quelque chose d'universel - se produit lorsqu'on se détache de la réalité concrète. Aujourd'hui, le nouveau narcissisme veut tout réinterpréter et essaye de lire l'Art à la manière de « tiens, il a écrit cela parce qu'il s'est garé au mauvais endroit... ». On essaie de ramener l'Art au niveau du commérage. Plus exactement, ce sont les personnes qui sont incapables de comprendre l'Art qui font cela.

JPT : J'aimerais répondre à la même question. Je pense à une citation de Barthes que j'aime beaucoup qui dit : « Il faut donner l'intime, pas le privé. » Cette citation est comme une consigne permanente que je me donne lorsque j'écris. J'essaie donc d'atteindre l'intime sans jamais dévoiler le privé. Cette citation me sert très bien quand j'écris. Alors, à propos d'un site Internet, ce que je conçois, c'est qu'il faut trouver une forme et ne pas donner le privé. Le malentendu, c'est que la plupart du temps on a accès au privé, ce qui n'est pas particulièrement intéressant. Par contre, la recherche d'une forme spécifique à Internet, à partir d'une matière littéraire, d'un texte écrit, de photos ou d'un film, demande un vrai travail, présente un vrai défi et constitue quelque chose d'absolument passionnant.

TLP : Le montage des éléments présente aussi un aspect créatif. Le visiteur de votre site se promène et avance vers la profondeur. Vous présentez des films qui sont de vraies créations, mais aussi des films sur la rédaction de vos livres. Vous proposez une interprétation personnelle de l'ouvrage. C'est-à-dire une information présentée sous une forme créative...

JPT : Je propose beaucoup de choses. L'une d'elles, qui n'est possible qu'à travers Internet, c'est un accès à mes brouillons. J'ai écrit mes trois derniers livres sur un ordinateur et j'ai régulièrement fait des sauvegardes. A la fin de l'écriture d'un livre, j'ai au moins une dizaine de versions sauvegardées, j'ai de multiples variantes et des brouillons. Je me suis dit que je pouvais donner accès à cette masse considérable. Il serait inimaginable d'envisager de publier cela par écrit, aucun éditeur ne le pourrait

physiquement ni n'en aurait envie. Or, grâce à Internet, j'offre une possibilité d'accès quasiment libre à mon ordinateur. Il y a quand même un petit travail d'édition, j'ai quand même un peu regardé et trié parce que, malgré tout, la masse est énorme. Il y a là quelque chose qui s'approche du travail d'archives. Tout ce que, auparavant, on faisait après la mort de l'écrivain, peut être fait maintenant en temps réel. Cela n'est possible que parce que c'est sur Internet. L'autre chose qui m'intéressait, c'est que la façon dont Internet se conçoit n'est ni verticale ni horizontale, mais sous forme de réseau ou de toile. Considérant que mes livres sont beaucoup traduits, je me suis dit que je pouvais chercher des correspondants, des gens qui travailleraient avec nous sur le site et seulement sur leur partie et dans leur langue. Par exemple, il y a un étudiant japonais qui s'occupe de la page *Japon* dans sa langue. Cette page est autonome, c'est-à-dire que c'est lui qui la remplit. Dans cet exemple, il a été fait appel aux éléments les plus basiques et les plus sommaires d'Internet, une sorte de principe de *Wikipedia* où chacun peut entrer des informations, qui sont mises à jour sur le site chaque nuit. Les critères définis sont les plus simples : tout ce qui est document est entré en format *PDF*, les photos sont mises sur un compte *Flickr*, et les vidéos sur un compte *You Tube*. Finalement on entre sur le site un minimum de données pour ne pas l'alourdir. C'est là sa structure.

TLP : Miha Mazzini, que pensez-vous de l'idée d'archives, c'est-à-dire de l'idée de permettre au lecteur de suivre le développement du roman ?

MM : J'y ai réfléchi mais j'ai décidé de ne pas le faire. Sauf pour l'un de mes romans, où j'ai publié une fin parallèle sur le site. C'était une fin d'abord prévue pour la version livre, mais que j'ai finalement remplacée par une autre version. Dans la version imprimée du roman, il était mentionné que les lecteurs pourraient lire la fin parallèle sur le site. Pendant un certain temps, je publiais aussi mes articles sur le site. Plus tard, je les ai effacés et seuls les articles récents sont maintenant accessibles. Je me suis demandé si cela intéresse vraiment quelqu'un...

TLP : Vous mesurez les visites. Cela intéresse-t-il quelqu'un ?

MM : Il y a pas mal de visiteurs. J'apprécie le plus ceux qui m'écrivent : « Votre livre fait partie du programme de lecture obligatoire à l'école. Pourriez-vous m'envoyer le résumé ? » (*rires*)

TLP : Jean-Philippe Toussaint, vous mesurez les visites ?

JPT : Oui, c'est un outil analytique. C'est aussi très rigolo, les entrées pays par pays, et plutôt encourageant. Mais finalement, ce n'est pas la question. Ce qu'on a fait il y a dix ans avec le film *La patinoire* que personne n'a vu, c'était une sorte de création et c'est cela qui est intéressant. Installer un tel outil analytique est intéressant, peut-être me sera-t-il encore plus utile dans cinq ou dix ans, mais finalement c'est la forme et la création qui m'intéressent et pas l'efficacité. Je ne cherche pas d'efficacité à court terme.

TLP : Vous avez parlé du terme de *création*, qui échappe d'une certaine façon à toute définition. En même temps, vous dites que votre site est un travail collectif. Il y a plusieurs auteurs aux différents coins du monde, il s'agit alors d'un travail collectif.

JPT : Ce n'est pas si ambitieux, malheureusement. J'aimerais bien qu'on soit plusieurs à créer ensemble. Ces correspondants sont bénévoles et remplissent les pages dans leur langue. Ce sont généralement des traducteurs ou des gens qui font un travail sur un texte. Mais leur créativité est assez limitée sur le site. La créativité, c'est plutôt la collaboration avec Patrick Soquet ou dans la façon dont les pages d'accueil ont été construites, où il y a une recherche plastique. Il y a trois grandes pages d'accueil. La page d'accueil principale apparaît comme le monde entier avec des entrées par pays. C'est ce côté horizontal qui est original parce que la plupart du temps on entre verticalement dans les sites. Il y a aussi une sorte d'image qui est faite de toutes les couvertures de mes livres dans toutes les langues, comme une sorte de puzzle. C'est une création plastique, il y a un aspect visuel... Et il y a aussi une photo d'une œuvre, un travail en néons que j'ai exposé en Chine, où j'ai fait faire des néons de toutes les couleurs, de tous les titres de mes livres en français et en chinois. Cette œuvre a été exposée sur la façade du centre d'art de mon ami Chen Tong, mon éditeur chinois. Ici, la spécificité liée à Internet, c'est que tout est cliquable. On peut entrer dans tous les titres et cela renvoie à une page du site sur le livre. C'est important pour moi que tout soit cliquable et que tout renvoie à quelque chose. Ce n'est pas important de montrer qu'il y ait un article, l'important c'est qu'on puisse le lire, qu'il y ait à chaque fois un lien, soit avec un document *PDF*, soit avec un site existant.

TLP : Miha Mazzini, vous modifiez probablement votre site vous-même. Jean-Philippe Toussaint a besoin d'aide car il n'est pas informaticien comme vous. Jean-Philippe Toussaint insiste sur l'esthétique ou bien le côté visuel et pas seulement le côté utile du site. Ce côté esthétique est sans doute une création et il existe sans doute une sorte d'art d'Internet, même si on n'en entend pas beaucoup parler...

MM : Je m'attends à recevoir - ce qui va sans doute bientôt arriver - une médaille pour le dernier site au monde fait encore avec le logiciel *Notepad* (*rires*). Je n'utilise pas d'autres logiciels, je démarre celui-ci, je connais les codes par cœur, je clique et c'est terminé. Mon site est fait avec une technologie qui date d'il y a une vingtaine d'années. Ça fait mal au cœur d'être à ce point en retard sur son temps. En plus, sa forme est horrible, aucune esthétique... Disons, pour ne pas exagérer, que sa forme est la plus minimaliste et la plus simple qui soit. En même temps, l'aspect minimaliste du *Notepad* présente un avantage. Si vous prenez un logiciel moderne pour la création de site Internet et que vous faites un site extraordinaire, un usager avec un petit ordinateur portable ne pourra pas le voir correctement. Il en va de même pour l'*iPhone*. Vous êtes alors forcés de faire plusieurs versions pour tous les types d'appareils, ce qui demande davantage de logistique, d'informaticiens et évidemment de moyens financiers. Par contre, mon *Notepad*, une vieille technologie, marche sur tous les appareils...

TLP : Vous voulez éviter la question, qui portait sur le côté visuel. Quel que soit le minimalisme de votre site, et si on laisse l'aspect visuel de côté, c'est un site très amusant et pas uniquement informatif.

MM : Il existe en chacun de nous le désir d'être considéré comme une personne sérieuse. Un jour, je suis allé dans une librairie et j'ai acheté un livre intitulé *Le cerveau* et on m'a donné un ticket de caisse où il était indiqué « Nom de la librairie, *Le*

*cerveau*, une unité, 24,50 euros. » Il faut mettre cela sur le site pour prouver qu'on en a bien un... Il y a un autre ticket de caisse du Musée de Sigmund Freud où j'ai acheté un livre intitulé *Mind*. Sur ce ticket de caisse, il y avait aussi « Sigmund Freud, *Mind*, une unité, 30 euros. » On voit donc qu'il s'agit d'un écrivain qui a à la fois un cerveau et un *mind*. Le lecteur est averti qu'il s'agit d'une personne sérieuse. Ce sont des choses qui y ajoutent au sérieux de l'ensemble et je les mets avec plaisir sur le site...

TLP : Jean-Philippe Toussaint, l'humour est-il présent chez vous ?

JPT : Il vaut mieux voir mes livres que mon site. Il y a plus d'humour dans mes livres que sur Internet. Pour l'instant, ce n'est pas une priorité et je n'y ai même pas pensé. Bon, il y a des extraits de mes films, certains sont drôles...

TLP : Miha Mazzini, on retrouve sur votre site des articles qui portent sur l'actualité quotidienne. Cette partie constitue probablement votre communication avec le public...

MM : C'est une fonction très importante de tout site Internet. Quand l'article est publié dans le journal, il n'est plus actuel le lendemain. Sur Internet, il y a encore très peu de temps, la plupart des gens accédaient aux actualités en cherchant sur *Google* ou un autre moteur de recherche. Maintenant, *Google* commence à s'inquiéter, car de plus en plus de personnes accèdent aux actualités par des recommandations qu'ils reçoivent de leurs amis sur *Facebook*, où tout se répand comme des vagues. J'écris un blog tous les mercredis sur le site *siol.net* et parfois je trouve un thème qui touche les Slovènes. Alors, ils commencent à s'envoyer le lien vers le blog et il m'est même déjà arrivé de recevoir, à travers cette propagation par vagues, une telle recommandation pour lire mon article en question. Quand la vague est de grande ampleur, il arrive que je reçoive le lien vers mon article avec le message suivant : « C'est comme ça qu'il faudrait que tu écrives. » (*Rires*)

TLP : L'article n'est pas signé ?

MM : Si, mais la manière de lire sur Internet est différente. Les gens ne lisent absolument pas les signatures. Ils le font vite, comme je l'ai expliqué au début de notre entretien. Alors pour les articles socialement engagés, je trouve qu'il est très important qu'ils soient présents en permanence sur Internet et pas cachés dans du papier. Jamais personne n'ira aux archives pour trouver un tel article, alors que sur Internet on tape dans le moteur de recherche et si l'article était souvent recommandé, il apparaîtra très haut et sera plus vite trouvé. D'un autre côté, j'ai commencé à effacer les archives de vieux articles, car on me contacte des fois pour polémiquer sur un article écrit il y a quinze ans. Je me demande alors si c'était vraiment moi qui l'ai écrit et finalement je l'efface.

TLP : Jean-Philippe Toussaint, vous ne réagissez pas directement à la réalité sociale. Votre fonctionnement est plus fermé.

JPT : Oui, c'est vrai, j'interagis assez peu avec la société, j'écris très peu d'articles. A mon avis, il y a un engagement éthique dans mes livres. Si j'écris des textes dans les journaux, c'est toujours des textes littéraires. Personnellement, je garde les vieux articles sur le site, c'est cette fonction d'archives dont je parlais. Le problème, c'est avec les articles que je viens d'écrire, j'ai un peu peur de les donner, car le journal a

plus ou moins l'exclusivité. Par exemple, j'ai donné un article à une revue d'art en Allemagne et je m'interroge pour savoir à partir de quand j'ai le droit de le mettre sur mon site, mais je n'ai pas la réponse. Pour l'instant, je ne le fais pas, la revue est parue au mois d'août, mais peut-être dans trois ou quatre mois je pourrai le faire. En fait, c'est assez drôle, j'ai envie de mettre énormément de choses, mais je n'ai pas trop envie qu'on les regarde, c'est un peu paradoxal. A la fois je me dis, c'est intéressant du point de vue des archives, mais en même temps si on le regarde, si on le lit, cela m'embête un peu.

TLP : Je vous parle d'engagement parce que j'ai lu que, durant vos études, vous vous êtes consacré à la question des élections...

JPT : J'ai fait une étude vraiment intéressante sur le vote communiste dans l'Essonne au début des années quatre-vingts, ou même avant. J'étais étudiant à Sciences Po à Paris. J'ai vraiment fait de la sociologie politique, comme étudiant à dix-neuf ans, et voilà... Nobody is perfect (*rires*).

TLP : Vous avez honte ?

JPT : Non, je n'ai pas honte, Sciences-Po est une très bonne école, mais bon, j'étais jeune...

TLP : Vous ne croyez plus aux communistes, c'est ça ?

JPT : Ah non, le fait d'avoir fait une étude sur les communistes n'implique aucun engagement, j'avais une neutralité de chercheur et de scientifique.

TLP : Concernant les articles que vous avez mentionnés, vous avez parlé des droits d'auteur. Un article écrit pour le journal est-il la propriété du journal ?

JPT : C'est une question complexe. Elle n'est pas passionnante, mais il faut se la poser. D'abord, je ne signe rien. J'écris un texte, je ne donne pas les droits. En principe, je les garde. J'ai toujours l'idée en tête qu'un jour ces textes vont devenir un recueil. Je fais attention à ne pas céder les droits et, si le cas se présente, je demande de ne pas céder le droit complet du texte, mais simplement je cède les droits de reproduction pour des revues. Je préfère garder les droits pour moi.

TLP : Est-ce qu'il existe un droit d'auteur pour son propre site Internet ?

MM : Cela existe dans la loi sur les droits d'auteur.

TLP : Vos droits d'auteur ont-ils déjà été violés ?

MM : Oui, assez souvent. Le problème, c'est que les gens citent par exemple tout un paragraphe sur un blog, ils citent aussi l'auteur, mais pas la source. Or, la source est une norme informelle d'Internet où le lecteur peut aller voir d'où vient la citation. Il existe en Slovénie énormément de journaux en ligne qui publient un seul paragraphe et la source, ce qui est bien. Mais je me suis aperçu que les gens ne lisent souvent que le paragraphe détaché et ensuite font des jugements en ne tenant pas compte du reste de l'article. Concernant les citations, le cas extrême, c'est la publication de l'article en entier. On m'a toujours cité jusqu'à présent, mais il est impossible de

connaître tous les cas. En général, la source est toujours mentionnée. Mais, je ne me ronge pas les sangs à cause de ça...

JPT : J'ai une anecdote à ce sujet. J'ai écrit un livre qui s'appelle *La mélancolie de Zidane*. Un jour, en regardant sur Internet, j'ai vu par hasard qu'un internaute avait cité tout mon livre. Certes, mon livre ne faisait que seize pages, mais j'ai le droit d'écrire un livre de seize pages. Il était publié comme ça. J'étais quand même surpris de voir tout le livre sur Internet. Alors, j'ai un peu réfléchi et j'ai écrit à l'internaute en essayant de ne pas prendre un ton trop gendarme, mais en expliquant « vous savez si vous publiez tout mon livre sur Internet, il y a un problème, il existe un droit de citation ». Quand on gronde un peu les gens, ils ne sont pas contents, mais cette personne m'a répondu très gentiment : « Excusez-moi, monsieur, c'est parce que j'aimais beaucoup votre texte et je ne savais pas du tout que cela poserait problème. Je l'enlève tout de suite. » Après, j'ai vu qu'il était même devenu ami avec moi sur *Facebook*. Enfin, il ne m'en veut pas... Mais je crois qu'il y a aussi une ignorance, les gens citent souvent parce qu'ils ont aimé et ils ne se rendent pas compte que cela peut poser problème. C'est un problème général d'Internet : Internet a instauré une sorte de liberté totale, on ne paye rien, tout est à tout le monde. C'est un peu l'esprit d'Internet et là-dessus je crois qu'il est important de faire respecter les droits d'auteur.

MM : J'ajouterais sur ce point que les gens perçoivent Internet comme un bien gratuit et commun. *Wikipédia* a été rédigée ainsi. De l'autre côté, il m'est arrivé aussi de voir mon article publié en entier. Des journaux, comme *Sunday Times*, ont commencé à verrouiller leurs sites et les auteurs des articles ne publient plus sur leurs sites les articles parus dans *Sunday Times*. Mais je crois que cette bataille est déjà perdue, car Internet est majoritairement perçu comme un média gratuit. De nouveaux domaines apparaissent où on essaie de changer la mentalité des gens en proposant des contenus payants : des lecteurs électroniques, *iPhone*, *iPad*. En principe, tous ces appareils proviennent du fait qu'Internet n'est pas rentable. C'est logique, qui va produire des contenus de qualité gratuitement ?

TLP : Comme l'a dit Jean-Philippe Toussaint, c'est une épée à deux tranchants. D'un côté, il y a l'aspect positif de la diffusion du savoir, mais il faut bien penser aux droits d'auteur.

MM : Les éditeurs américains paniquent à cause de la crise. Ils disent à l'auteur de maintenir son site Internet, son *Facebook*, *Twitter*. Ils lui disent de faire son marketing, son travail de relations publiques et de payer tout cela. Quand il aura écrit le texte de présentation et qu'il aura un million d'amis sur *Facebook*, il pourra venir et on publiera son livre. Et il touchera des honoraires. Cette tendance mène les éditeurs à la ruine. Pour eux, la crise est encore à venir. Un auteur qui a beaucoup d'amis sur *Facebook* peut envoyer son livre en format *pdf* à *Amazon*. Aux Etats-Unis, il y a des auteurs qui ont mille visiteurs par jour sur leur site ou leur blog. L'auteur signe un contrat avec *Amazon* et le livre apparaît sur *Amazon* comme un vrai livre, comme s'il était imprimé. Si quelqu'un l'achète, *Amazon* touche un certain pourcentage et le reste revient à l'auteur. Pourquoi aurait-il besoin d'un éditeur ? Il suffit de publier une annonce pour votre nouveau livre sur votre site et d'ajouter le lien sur *Amazon*. Si dix

pour cent de vos lecteurs achètent le livre, vous êtes riche et vous pouvez saluer les éditeurs depuis votre limousine...

JPT : Je voudrais juste ajouter qu'un grand auteur américain de best-sellers, Stephen King, a voulu se passer d'éditeur en publiant son œuvre uniquement en ligne. Cela a été un échec retentissant, cela n'a pas marché. J'ai trouvé ça réjouissant. Il est vrai qu'on ne peut pas lutter contre la liberté et la gratuité sur Internet. Il n'empêche que, pour l'instant, le livre en papier reste un outil parfait. Mais ce n'est pas incompatible. On peut quand même publier des livres papier avec un éditeur tout en ayant à côté cette gratuité et cette liberté d'Internet.

MM : L'auteur publie sur Internet la publicité pour un autre type de média, le papier, car les gens ont l'habitude d'acheter du papier : le livre. Stephen King a essayé de vendre son roman *Green Mind* sur Internet mais cela n'a pas marché car Internet est gratuit. Il a tiré une leçon de cette expérience et a récemment publié un livre pour *Kindle*. Le livre se vend très bien, car *Kindle* est un appareil pour le contenu duquel les gens ont l'habitude de payer. La ruse, c'est qu'Internet est uniquement une vitrine pour orienter le lecteur vers un autre média. King a tiré une leçon de son échec et maintenant cela marche très bien sur *Kindle*.

JPT : C'est une idée très importante d'apprendre quelque chose. Je ne sais pas tellement où cela va aller ou ce que cela va devenir, mais j'apprends énormément de choses avec Internet. Je ne suis pas du tout un spécialiste de l'informatique, mais le fait d'avoir travaillé ainsi m'a fait apprendre plein de choses. J'ai tout de suite acheté un *iPad* aux Etats-Unis, avant tout le monde en Belgique. C'est grâce à Internet.

TLP : Je voudrais inviter les auditeurs à poser des questions.

PUBLIC : Bonjour, Mitja Meršol, journaliste. J'ai toujours trouvé que le rapport de l'écrivain à l'Internet était un peu exhibitionniste. Avec une goutte d'égoïsme, il reçoit des clics sur Internet, tout comme un acteur sur la scène reçoit des applaudissements. Mais n'est-ce pas ce que tout écrivain cherche ?

MM : Je crois qu'aucun écrivain ne pourra compter sur les forums sur Internet pour nourrir son égoïsme. En Slovénie, il y a sur les forums toutes sortes de débats. J'ai mentionné dans un article un débat critique sur Léonard de Vinci, où l'on disait qu'il n'était pas un grand peintre et que ses inventions n'avaient jamais été produites industriellement. Si les gens disent de telles choses de Léonard de Vinci, imaginez ce qu'ils peuvent dire de moi... Je ne crois pas qu'il s'agisse d'égoïsme. Je suis assez vieux pour savoir ce que c'est que l'égoïsme, et cela n'en est pas. Dans le travail créatif, seuls importent le travail lui-même, le rapport au travail et le plaisir d'exercer ce travail. Bien sûr, je suis la réaction des lecteurs, mais ce qui m'intéresse c'est plutôt de savoir s'ils ont compris ou pas ce que je voulais dire et, s'ils n'ont pas compris, qui, de l'auteur ou du lecteur, est responsable. Voilà ce qui m'intéresse. Collectionner des amis sur *Facebook* est une chose qui passe avec l'adolescence...

JPT : Un mot pour réponse sur l'exhibitionnisme. Je pense que c'est un malentendu, mais qui se conçoit parce qu'il y a beaucoup de sites Internet où il n'y a aucune recherche de forme et simplement une sorte d'exhibitionnisme : montrer ses photos, dire où on sera... Ces sites ressemblent à une page *Facebook*. La page *Facebook*

des adolescents est très exhibitionniste. Et il est vrai qu'il y a quand même beaucoup de sites d'écrivains qui ressemblent à des pages *Facebook*. Je crois qu'on peut très bien imaginer des sites Internet où il y a une recherche de forme et où la question de l'exhibitionnisme ne se pose pas plus que dans des livres. Lorsqu'on écrit des livres, on se montre aussi d'une certaine façon. Sur ce point, je reviens à la citation de Barthes : « Il faut donner l'intime et pas le privé. »